

se réforme rarement. On a dit (*) que les Français s'étoient échappés des mains de la nature au moment, où il n'étoit encore entré dans leur composition que l'air et le feu. Pense-t-on qu'il fût bien aisé d'aller se remettre dans le moule, pour y recevoir la portion de terre et d'eau qui nous manque? On quitte son pays: ses mœurs et ses usages le cèdent bientôt à ceux des peuples parmi lesquels on a fixé son nouveau séjour: mais trouve-t-on la même complaisance dans le caractère national? Tel arbre, transplanté sous un ciel étranger, produira des fruits, dont la saveur ne sera peut-être plus la même; le nouveau terroir influera aussi sur l'épaisseur de son tronc, sur la hauteur de ses branches, mais la forme de ses feuilles et de son fruit sera toujours à peu près la même: sous ce rapport l'arbre sera en Europe ce qu'il étoit aux Indes. Je pourrois citer mille exemples d'émigration de peuples, qui appuieroient ce que je dis. Les mœurs, les usages, le gouvernement des Français n'ont rien pu contre la légèreté de la nation; et cette légèreté a triomphé de la révolution qui s'opéra dans son esprit, mais dans cet esprit indépendant du climat et du sol, et que changent seuls une religion et une éducation nouvelles. Cette légèreté datoit sûrement de

(*) Madame de Graffigni.